

QUE DIEU VOUS PROTÈGE CONTRE VOS AMIS



I

Déliez-vous de l'ami qui vous envoie toutes ses connaissances avec une lettre de présentation.



II

Déliez-vous de l'ami éconterique qui ne manque jamais de vous apostropher familièrement dans la rue lorsqu'il est habillé comme un marquis.



III

Déliez-vous de l'ami qui se croit obligé de montrer à tout le monde le plan de la maison de campagne qu'il a décidé de se bâtir.



IV

Déliez-vous du fier à bras qui se croit obligé de montrer sa force à tout propos.



V

Déliez-vous du civil ami de la famille n'oubliant jamais de dire qu'il a connu votre grand-père lorsqu'il menait de paroisse en paroisse.



VI

Déliez-vous surtout de l'amoureux qui ne parle que de sa future.

EN FACTION



NE, deusse ! une, deusse ! chantonne le petit pioupiau en arpasant de large le court espace de terrain par le règlement ; une, deusse ! une, deusse ! — et les talons de ses godillots laissent à chaque pas leur empreinte dans la neige épaisse comme un tapis d'ouate.

Perdu dans une capote trop large, ayant peine à soutenir son fusil dont l'acier lui glace les doigts à travers ses gants de coton, Louisie Guinvareh, fusilier à la quatrième du second, songe tristement aux deux mortelles heures qu'il lui faut demeurer là, en faction, par cette terrible nuit de décembre, sous la neige tombant à flocons serrés, avant de réintégrer le corps de garde à l'atmosphère surchauffée. Vingt minutes au plus se sont écoulées depuis l'instant où le camarade qu'il est venu relever lui a transmis la consigne, et déjà la bonne provision de chaleur emportée du poste s'est évanouie, trop tôt absorbée par l'atroce température. Sur cette place du Carrousel ouverte à tous les vents, la bise s'engouffre en un sifflement aigu, lui fouettant au visage les rafales d'une neige durcie qui pique la peau comme des pointes d'aiguille ; des pieds à la tête le froid l'envahit.

A plusieurs reprises, il s'est arrêté devant un banc de pierre dissimulé entre deux énormes piliers, abri sûr et bien tentant, où l'on se blottirait à l'aise, protégé, sinon contre le froid intense, au moins contre le vent qui brise et la neige aveuglante ; mais, pris d'appréhensions, le factionnaire a continué sa pénible promenade. C'est

que, si grande que soit la tentation, il a deux graves raisons, le fusilier Guinvareh, pour n'y pas succomber. D'abord les sages recommandations du major qui lui trottent par la tête ; ensuite, et surtout, le souvenir d'une émotion violente ressentie à cette même place, un mois auparavant. Cette nuit là, bien qu'elle fût moins dure que celle-ci, l'imprudent n'avait pas résisté à ce banc tentateur, et c'est par un hasard béni qu'il s'était réveillé d'un sommeil de plomb juste à temps pour apercevoir la silhouette élégante du lieutenant des Evettes se profilant en haut de la place.

Bon pour les hommes, le lieutenant des Evettes, mais à cheval sur le service ; et, avec cela, d'une activité désespérante ; jamais lassé, toujours présent au quartier, à l'exercice, ici, là, et le soir — histoire de se dégourdir les jambes — courant le monde les soirées, profitant de ses rentrées tardives au milieu de la nuit, pour tomber à des heures impossibles sur les hommes de garde. C'est précisément au cours d'une de ses inspections nocturnes qu'il avait failli pincer le fusilier Guinvareh dormant en faction. Rien qu'à la pensée de la punition si miraculeusement esquivée, le malheureux tremblait encore.

« J'y ai coupé une fois, mais faut pas jouer avec la veine, » murmure-t-il toujours hésitant, quand le va-et-vient de sa monotone faction le ramène devant le banc aux dangereuses séductions.

A la vérité ce serait folie de s'aventurer dans les rues par un temps pareil ! La place du Carrousel n'est pas tenable, d'ailleurs ; bêtes et gens succombent sous l'ouragan. Le cheval étique d'un maraudeur, insensible aux coups de fouet comme sourd aux jurons de son maître, est resté en détresse près du guichet de l'Échelle ; plus loin un

ivrogne attardé, après de louables mais inutiles efforts pour gagner les quais, a pris le sage parti de s'écrouler sur un tas de pierres et d'y attendre le retour de l'accalmie. Quel mortel audacieux oserait entamer la lutte avec les éléments déchaînés ?

La neige, cependant, redouble d'intensité, et la bise souffle toujours plus aiguë.

Une, deusse ! une, deusse ! répète l'infortuné Louisie, essayant d'entraîner dans le rythme de sa voix grelottante ses jambes qui se raidissent. Et ses yeux, rougis de froid, se portent sans cesse vers l'horloge du Pavillon de Flore, dont les aiguilles lui semblent demeurer immobiles sur le cadran.

Trois heures sonnent ! Encore une grande heure de faction ! Une heure, c'est-à-dire un siècle à souffrir. Car c'est une réelle souffrance qui, maintenant, s'empare du malheureux soldat, souffrance si forte qu'elle le ferait pleurer. L'estomac tordu, le dos comme brisé, les nerfs morts, le courage l'abandonne pour marcher ; dans son cerveau annihilé, de véritables désespoirs s'éveillent, persistants, cruels. Non, jamais elle ne viendra la fin de cette douloureuse faction, et désormais il demeurera là, toujours, indéfiniment perdu au milieu de la glaciale tourmente qui l'enveloppe et lui fige le sang dans les veines !...

Phénomène bizarre ! Louisie a tout à coup une sensation qu'il ne peut définir : ses jambes fléchissent, impuissantes à le soutenir, et, chose étrange, il en éprouve un apaisement subit. Une sorte d'engourdissement l'alanguit ; puis comme bercé, sa pensée le transporte au pays, tout là-bas, dans sa chère Bretagne. Il revoit ce petit coin de landes qu'il a dû quitter brusquement, la ferme, avec ceux qu'il regrette, et tout le passé